

REVUE DE LA MODE

GAZETTE DE LA FAMILLE

Le numéro seul, 15 cent.
Le numéro avec la feuille de patrons, 50 cent.

Le numéro avec gravure coloriée, 50 cent.
Le n^o, avec gravure coloriée et feuille de patrons, 75 c.

52 NUMÉROS ILLUSTRÉS, 24 FEUILLES DE PATRONS PAR AN
PARIS
Un an, 12 fr. — Six mois, 6 fr. — Trois mois, 3 fr.
DEPARTEMENTS ET ALGERIE
Un an, 14 fr. — Six mois, 7 fr. — Trois mois, 3 fr. 50.

ABONNEMENTS ET VENTE
AUX BUREAUX
DU MONDE ILLUSTRÉ ET DU MONITEUR UNIVERSEL
13, quai Voltaire, Paris

52 NUMÉROS, 52 GRAVURES COLORIÉES ET 24 FEUILLES DE PATRONS
PARIS
Un an, 24 fr. — Six mois, 13 fr. — Trois mois, 6 fr. 75.
DEPARTEMENTS ET ALGERIE
Un an, 25 fr. — Six mois, 13 fr. 50. — Trois mois, 7 fr.

SOMMAIRE

GRAVURES : Toilette de visite. — Six tailleries de bal. — Encadrement d'un dessus de coussin. — Milieu d'un dessus de coussin. — Corbeille de bureau. — Manchon chasseur. — Manchon de fantaisie. — Révo. MUSIQUE : Chérubins, polka-mazurka par Philippe Saut. SUPPLÉMENT : Planches de modes coloriées.

EXPLICATION DES GRAVURES

1. Toilette de visite. — Modèle de M^{me} Cavally. — Robe de faille havane claire. La jupe est garnie de la même façon devant et derrière. Au ras de la jupe se trouve un grand volant, terminé lui-même par un volant à tête beaucoup plus petit; au-dessus nous trouvons un autre volant plissé, puis trois volants francs qui vont en pointe et semblent disposés en chape. Au-dessus de ces trois derniers volants retombe le pouf original qui fait suite à la tunique; deux ballons de ce pouf sont en faille, et celui du milieu en velours. Celui-ci est moins gros que les deux ballons en faille; il semble faire suite à la tunique, qui paraît passer en dessous des deux poufs de soie. Cette tunique, ainsi que le corsage, sont en velours havane clair, encadré d'une bande d'ours noir ou de siamois. Le corsage, ouvert devant, laisse voir un gilet d'étoffe; il est à basques carrées; derrière, une bande de fourrure l'agrément; les manches, coupées, sont ornées dans le bas de biais et de plissés pris dans l'étoffe de la robe. — Nous donnerons sur notre prochain supplément le patron de ce corsage.

2-3. Dessus de coussin, ou tapis de table à broder en chuintette. — Tout le monde ne peut disposer du temps nécessaire à établir un coussin ou un tapis de table en appliques de drap sur drap ou au passé, voire même au point russe; pour tous ces



1. TOILETTE DE VISITE. — MODÈLE DE M^{me} CAVALLY. — Dessin de GUSTAVE JANET.

ouvrages, il faut de la patience et du temps, tandis qu'un broderie au point de chuintette est promptement exécutée, facilement comprise et ne demande pas grande dépense.

Nos dessins 2 et 3 sont disposés pour un grand coussin carré. Les dents qui forment le tour sont toutes semblables, il sera donc facile d'agrandir ou de diminuer l'ouvrage et de se servir de ce dessin, même pour un grand tapis de table de salon ou de salle à manger.

Tout le monde connaît le travail de la chuintette; c'est un point de feston pris l'un dans l'autre, et tout droit, « je puis m'exprimer ainsi, au lieu d'un point de feston côte à côte.

Je conseille de doubler son étoffe, surtout si l'on travaille sur du cachemire, afin d'éviter que l'étoffe ne plisse et ne se rétrécisse. Sur drap, avec un peu de soie, on peut éviter cette précaution.

Quant aux nuances à employer, il est fort difficile de les indiquer d'une façon toute spéciale, car cela dépend d'abord de la nuance du drap qui forme le fond, puis de celle de la pièce à laquelle le tapis sera destiné. Il faut, en général, faire les marguerites en soie teintée orange, violet ou bleu, par exemple; les guirlandes d'un beau jaune ou couleur bois, suivant les nuances de la marguerite; les feuillages verts, les petites fleurettes du milieu de nuance fort claire, blanche au besoin.

Notre dessin 3 représente le motif du milieu du coussin. Le raccord en est indiqué sur le dessin 2. Ce motif, qui forme le milieu si l'on exécute un dessus de coussin, peut se convertir en semé et se répéter autant de fois que l'on voudra, si on exécute un tapis.

4. Corbeille de bureau. — Modèle de M^{me} Lecker, 3, rue de Rohan. — Voici un modèle heureux et nouveau, qui fournira, pour le jour de l'an, un cadeau fort apprécié. Il faut nécessairement acheter la corbeille d'osier, d'une forme tout à fait spéciale. Cet osier est assez fin de réseau, ce qui permet d'y broder un



2. ENCOIGNURE POUR DESSUS DE COUSSIN OU POUR TAPIS DE TABLE, A BRODER AU POINT DE CHAINETTE.



G. Colin
1873

Maison de Fabrique sup. à Paris

A. Carrière
N° 100

REVUE DE LA MODE

Gazette de la Famille

13 Quai Voltaire à Paris

Modèles créés spécialement pour les abonnés de la Revue de la Mode.

blere
in de
dusir
n dis-
s son
re en
pouf,
usses
nuel-
lurel
lours
ter-
ange
ho et
aches
tinée
iture
es de
sem-
pouf.

des-
vert
s-oz
d'un
le en
celle
ces
de
dra-
olle,
aux
sur-
pail-
lenu

ulle
sies
siet
ux;
dra-
rigo
de
me-

ues
enô
en
re;
ral-
ues
sur
lle,
le
ues
un;
ni;
fort

baï

nc
di-
en
re-
us
de
se,
si
la
er
au

motif
attribu
de Be
les b
avec c
tillée
garnis
le tra
termin
térieu
ger b

5
seu
manch
nal.
chon
et pe
sa po
choir
jolie
de le
du e
nos l
un m
avec
drap
quel
fourr
n'out

6.
talai
est es
de a
de
fourr
sera
à ce
l'inté
satin

SIX

Le
telle
nous
à
com
Non
com
pou
quel
vous

7.
Rob
taffe

fab
rati
de
hat
I
cou
elle
Sai
fes
ga
pac

motif de tapisserie, des attributs, un bouquet de fleurs. Les angles et les bords sont garnis avec de la chenille tortillée; les anneaux sont garnis de même. Quand le travail extérieur est terminé, on double l'intérieur avec un satin léger bien capitonné.

5. Manchon chasseur. — Ce modèle de manchon est fort original. Il tient du manchon et du petit sac, et peut contenir dans sa pochette gants, mouchoirs, flacons, etc. Une jolie cordelière permet de le suspendre autour du cou. Il sera facile à nos lectrices d'exécuter un manchon semblable avec un morceau de drap ou de toile et quelques bandes de fourrure dont elles n'ont plus l'emploi.

6. Manchon de fantaisie. — Notre modèle est en velours noir, bordé aux deux extrémités de deux cercles de fourrure; cette fourrure sera noire ou assortie à celle de la confection; l'intérieur est doublé de satin.

SIX TOILETTES DE BAL

Les six modèles de toilettes de bal que nous offrons aujourd'hui à nos lectrices sont complètement inédits. Nous les avons fait composer spécialement pour nos abonnés, auxquelles nous en réservons la primeur.

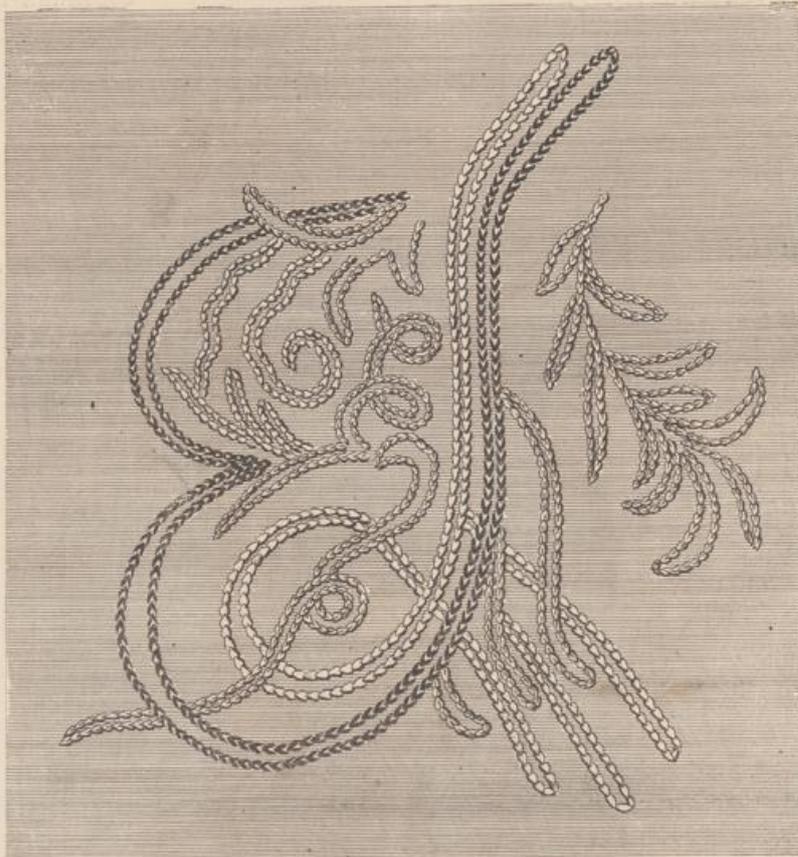
7. Toilette de bal. — Robe de dessous en taffetas blanc d'Italie. Le



5. MANCHON CHASSEUR.

tablier se trouve recouvert d'un bouillonné de tulle, rattaché par des rouleaux de velours de Saint-Etienne de nuance capucine; ces velours font pied à une haute blonde blanche satinée et brodée de soie noire.

La tunique, qui forme longue traîne en manteau de cour, est en tulle et très-amplement gonflée en ballon; elle se trouve agrémentée de rubans de velours de Saint-Etienne couleur capucine formant draperie en feston. Le corsage, en soie blanche, est simplement garni de rouleaux de velours; nous de velours attaché sur la pointe de la basque par de tîre; une



3. DESSIN DE COUSSIN OU TAPIS DE TABLE. — MOTIF DU MILIEU.

rose posée sur le côté et une autre au milieu de la poitrine complètent cette toilette.

8 Toilette en soie et velours. — Jupen de dessous en soie blanche recouvert de crêpe lisse blanc; au-dessus d'un grand volant froncé, se trouve un large entre-deux de blonde satinée encadré de chaque côté d'une dentelle assortie; est ornement se trouve répété deux fois sur la jupe de crêpe, qui doit être très-fournie en fronces en dessous. Les entre-deux rattachent les plissés, qu'ils arrêtent sans en suivre l'ampleur.

Corsage-tunique et long manteau de cour en velours noir, doublé de satin blanc; ce manteau est plissé en escalier sur les côtés, ce qui laisse



4. COBBELLE DE BUREAU.



6. MANCHON DE FANTAISIE.

pour jeune femme. — Sur un jupen de taffetas blanc sont disposés trois gros bouillons étagés; ces bouillons doivent être de triple étoffe, afin de se bien gonfler en rouleaux. Le tablier est également recouvert de bouillonnés, mais ceux-ci ne forment plus rouleaux; ils sont pris dans le travers de l'étoffe et alternés par des quilles de ruban rose de Chine, volés de tulle de soie bouillonné. La tunique, ainsi que tout ce que nous venons de décrire, est de tulle brodé de soie blanche; elle est plissée en escalier ou en éventail sur les côtés, encadrée d'un ruban

ap recevoir la doublure en satin blanc bien de plus simple à réussir que ces plissés; on dispose les bords de son étoffe pour ainsi dire en éventail. Sur le pouf, trois longues traînasses de roses sont feuillées au feuillage naturel. L'écharpe, en velours rose de Chine, est terminée par une frange chenillée. La berthe et les sabots des manches sont en blonde satinée assortie à la garniture de la jupe; les roses de la coiffure sont semblables à celles du pouf.

9. — Le jupen de dessous, en taffetas vert émeraude d'un ton assez pâle, est recouvert d'un flot de petits volants en crêpe lisse ayant à peine 3 centimètres; sur ces volants retombent, de place en place, des draperies de même étoffe, raccordées les unes aux autres, ou du moins sur les côtés, par une guirlande de roses au feuillage un peu soulève de ton.

La tunique, en tulle noir, pailletée d'étoiles d'or, produit un effet original et gracieux; elle est relevée et drapée à l'aide d'une large ceinture de velours de Saint-Etienne vert émeraude.

Corsage à longues basques arrondies, orné en draperie disposée en cœur devant et derrière; ces draperies sont rattachées par des piqués de roses disposés sur les épaules, à la taille, devant et derrière; le feuillage de ces piqués court sur la basque, qu'ils accompagnent; dentelle en blonde fort claire.

10. Toilette de bal

me propose aussi de donner de temps en temps des toilettes choisies au théâtre parmi celles qui me paraissent faciles à copier et d'assez bon ton pour pouvoir les signaler à nos abonnées. Elles veulent bien avoir en moi une grande confiance, et plusieurs m'ont souvent répété que mes avis et mon opinion faisaient loi pour elles. Si je mentionne ici ces éloges, qui, d'ailleurs, me sont très-précieux, c'est pour bien faire comprendre que je ne saurais chercher à répandre, dans ce journal de la famille, les modes extravagantes. Ceci était, d'ailleurs, je pense, inutile à dire. Les modes du monde, au théâtre, sont parfois très artistiques et portées avec une élégance incontestable. Je crois donc faire plaisir à nos lectrices en leur promettant de prendre pour elles, partout où je le juge à propos, la fleur du panier.

MARIE DE SAVERNY.

UNE PROMENADE A POMPEI

Quand on est jeune, tout est plaisir : l'oiseau qui chante, le ruisseau qui murmure, le zéphyr qui passe. Quand on a mon âge tout est souvenir. Ainsi, j'ai lu, l'autre jour, dans un journal napolitain, le *Pompeo*, qu'il venait d'être fait une curieuse découverte à Pompéi : « Dans la première région, près de la porte Stabia, dit cette feuille, on a mis à jour une boutique de tanneur, avec les instruments du métier, instruments qui ont la plus complète ressemblance avec ceux dont nos ouvriers se servent aujourd'hui. »

Ces quelques lignes ont suffi pour retrancher, pendant quelques minutes seulement, hélas ! une vingtaine d'années de ma vie, et je me suis retrouvée me promenant au milieu de cette ville morte et enterrée depuis tant de siècles, promenade qui m'a paru si intéressante jadis, que j'ai pensé vous être agréable en vous la faisant recommencer avec moi.

A l'époque dont je parle, pour atteindre Pompéi, en quittant Naples, il fallait grimper dans un *corricolo*, singulière voiture de ce pays si singulier encore ! Le *corricolo* est une espèce de coquille de noix attelée de deux chevaux, destinée à transporter une personne et en charrie toujours douze ou quinze au moins ; voilà comment la chose se pratique, ou du moins se pratiquait à l'époque de mon voyage, car souvenez-vous que nous vivons, en ce moment, une vingtaine d'années en arrière.

D'abord, la seule place à prendre était toujours prise, soit par un père capucin, soit par un bon gros moine ; deux autres voyageurs se casant ensuite comme ils pouvaient, soit à sa droite, soit à sa gauche, derrière le capucin ou le moine ; le conducteur de l'attelage se dresse sur la pointe des pieds : tenant de la main gauche la bride et de la main droite le long fouet avec lequel il imprime à ses chevaux une marche vertigineuse, car le char de Pluton, quand le dieu enlevait la belle Proserpine, n'allait pas plus vite que le *corricolo* quand il sillonne les quais de Naples en brulant son pavé de lave qui répand une poussière de cendres ; derrière le conducteur, à la manière des valets de bonnes maisons, se groupent quelques lazzaroni qui montent, qui descendent comme des singes, sans qu'on pense jamais à leur demander le moindre salaire pour ce service rendu ; sur les brancards se tassent des gamins ramassés sur la route de Torre del Greco ou de Pozzole, cicérons su numéraires des antiquités d'Herculaneum et de Pompéi, guides marrons des ruines antiques de Cumès et de Baïa ; enfin, sous l'essieu du véhicule, entre les deux roues, dans un filet à grosses mailles qui s'en va ballotant de haut en bas, de long en large, grouille quelque chose d'informe qui rit, qui pleure, qui crie, qui grogne, qui se plaint, qui chante, mais qu'il est impossible de distinguer au milieu de la poussière que soulèvent les pieds des chevaux : ce sont des enfants qui apparemment on ne sait à qui, qui vont ou ne sait où, qui vivent on ne sait de quel, et qui sont là on ne sait comment.

Voilà, donc, comment on arrivait jadis à Pompéi ; on y va maintenant en chemin de fer, ce qui est beaucoup plus commode, mais bien moins pittoresque... surtout quand on en est revenu.

Rien ne peut rendre l'impression qu'on éprouve en entrant dans Pompéi, car rien de ce que l'on a vu ne peut faire comprendre l'aspect, aussi mystérieux qu'étrange, d'une ville morte depuis près de mille huit cents ans et qui paraît avoir été encore habitée hier. Ainsi dans toutes ses rues, pavées en dalles du Vésuve, comme Naples l'est aujourd'hui, on voit les ornières creusées par le passage des chars, et encore aussi brillamment oxydées que si c'était à l'instant même que le fer venait d'y laisser sa trace. Ces rues aussi étaient ornées de bornes-fontaines, pour donner de l'eau à la ville, comme nous en avons à Paris ; seulement, nous devons le dire à la honte de la capitale de la France, ces bornes-fontaines-là sont bien plus jolies que les nôtres ; elle sont en marbre blanc bien sculpté et semblent prêtes à reprendre la vie suspendue pour elles depuis tant de siècles. Quelques-unes même contiennent encore de l'eau : on l'entend en les remuant, car on ne s'exposerait

pas à les ouvrir, sachant bien que le moindre air ferait aussitôt évaporer cette eau antique.

Et dire que Pompéi était une ville de quatrième ou de cinquième ordre ! Quelles devaient donc être alors les merveilles qui se trouvaient dans les principales cités de ces anciens maîtres du monde ? Du reste, chez eux le goût des arts semble avoir présidé à tout, toujours et partout. Ainsi même dans les instruments les plus usuels du ménage, dans leurs marmites, par exemple, dans leurs casseroles, on retrouve ce cachet artistique aussi joli qu'élégant ; ainsi, j'ai vu une de leurs très-modestes marmites, destinées à faire cuire des légumes, dont le couvercle, au lieu du traditionnel bouton qui sert à le soulever, portait l'emblème du dieu du feu accroupi sur lui-même ; et les terrines à pâtés étaient filées à l'image de l'animal qu'elles devaient contenir les d-bris : lièvres, lapins, perdrix, etc.

Du temps que la maison de Bourbon régnait sur Naples, Pompéi appartenait au roi, non par droit de conquête, mais par droit de naissance, et Ferdinand, dont le trésor était immense, semblait regarder l'antique cité comme une vieille bague dont on ne fait pas le moindre cas, car les fouilles ne se faisaient que quand il arrivait un voyageur, ou royal ou princier, auquel on voulait servir une distraction qu'il ne pourrait retrouver dans aucun autre endroit du monde ; on déterra donc devant lui quelque merveille dont on lui faisait hommage, et tout était fini.

Quand vinrent les Piémontais, on commença d'abord par envoyer des ouvriers en quantité pour faire des fouilles régulières, puis, peu à peu, cette belle ardeur se ralentit, et encore aujourd'hui, on recommence à laisser reposer en paix sous ses cendres cette cité antique où sont encore enfouies tant de richesses ; seulement, comme il faudrait semer avant de récolter, c'est-à-dire dépenser avant de recueillir, on recule et on attend des temps meilleurs, espérant sans doute que la cendre sera enlevée par le vent qui a su si bien l'y apporter.

Il n'y a pas encore la moitié de la ville de découverte, et presque partout les habitations sont si bien conservées qu'il semble toujours, quand on passe devant elles, qu'on va voir quelque Romain en sortir pour aller vaquer à ses affaires. L'allée des Tombeaux, surtout, est superbe, large, bien aérée ; elle paraît avoir été l'entrée principale de la ville, et, de distance en distance, sous une demi-rotonde fort gracieuse, se trouvent des bancs de marbre où pouvaient se reposer les voyageurs ; les tombeaux, bien alignés, qui en garnissent les avenues, sont en marbre blanc sculpté et ornés de statues et de bas-reliefs fort bien conservés.

Enfin, Pompéi est située d'une façon admirable ; le Vésuve, qui lui a été si funeste, sert de fond à son tableau et semble la menacer encore de sa masse fumante, tanis que, à ses pieds, la mer déroule ses flots d'azur, tout en baignant Castellamare et Sorrente, qui lui servent d'horizon.

CITÉ DE BASSANVILLE.

HISTOIRE

DE

DEUX BASSONS DE L'OPÉRA

[Suite]

— Eh bien ! d'mandait tous les soirs Laroche à Joliet, lorsque celui-ci revenait du théâtre, quel de nouveau ?
— Ah ! mon cher, répondait Joliet, quelle belle soirée ! Les *Huguenots* ont été exécutés d'une façon foudroyante. Nous nous sommes surpassés à l'orchestre, et M. H. benark nous a adressé des félicitations. Je me suis senti tout attendri en écoutant Urban précéder sur sa viole d'amour à la délicieuse romance du premier acte. Nourrit et Falcon ont été admirables ; M. Levasseur n'a presque pas chanté faux, et les chœurs eux-mêmes ont presque chanté juste. Quelle représentation ! Un second violon a cru apercevoir M. Meyerbeer caché dans une loge du diatre et applaudissant comme deux spectateurs.

— Et le quatrième acte ?
— Interrompu vingt fois par des bravos frénétiques ; Raoul et Valentine ont trouvés des effets inouis. Nourrit a été redemandé trois fois.

— Et c'est ce moment-là qu'on choisirait pour le renvoyer !... Allons donc, c'est impossible !
— Cependant la nouvelle prend une certaine consistance. J'en ai entendu parler, ce soir, par une clarinette, qui le tenait d'un cornet à piston, qui le tenait d'un chef du chant. On allait même jusqu'à désigner le remplaçant de notre cher artiste.

— Son successeur, veux-tu dire, interrompit Laroche. On pourra succéder à Nourrit ; mais le remplacer jamais ! Et comment s'appelle cet audacieux personnage ?
— Il s'appelle... attends donc ?... ma foi, je crois qu'il s'appelle Duprez... Oui, c'est bien Duprez qu'on le nomme.

— Duprez ? Et Laroche en interrogeant ses souvenirs. Au fait, j'ai connu un chanteur de ce nom ; un petit, maigre, doué d'une petite voix désagréable ; il chantait les quatrièmes témoins à l'Opéra.

— Je me le rappelle aussi, dit Joliet. Je l'ai vu dans le *Pie voleuse*, ou, par parenthèse, on l'a un peu travaillé. Mais ce n'est pas celui dont on parle. Il a quitté Paris depuis longtemps, et doit cabotiner, à cette heure, du côté de Nior ou d'Aurillac.

— C'est égal, il faut convenir que voilà une horrible injustice. Ne pas conserver un homme qui a eu et qui a encore de si magnifiques succès ; se priver d'un artiste qui a fait faire de si belles recettes ! Oh ! les directeurs de théâtre ! si l'ingratitude n'ex était pas, ils l'auraient inventée !

— Ma foi ! dit Joliet, je suis ravi de l'entendre raisonner de la sorte. Figure-toi que j'ai vu à l'orchestre cinq ou six de ces messieurs qui ne partagent pas l'indignation générale. Ils ne rougissent pas de dire que Nourrit se fatigue et qu'il a fait son temps.

— Ce sont des Athéniens qui sont ennuyés d'entendre chanter jus'ce, ou plutôt ce sont des complaisants qui veulent faire leur cour à l'administration. Quant à moi, je le proclame hautement, je ne connais point le Duprez qu'on nous destine ; mais je déclare à l'avance qu'il ne vaudra pas le Nourrit que nous perdons. L'unique vœu que j'adresse au ciel, c'est de pouvoir assister à ses débuts, afin de protester de toutes mes forces.

Quelques mois après, Laroche était remis sur ses jambes. Nourrit avait quitté l'Opéra, et les débuts de Duprez étaient annoncés dans *Guillaume Tell*. On n'a pas oublié la grande rumeur que produisit cet événement. *Tout Paris* attendait avec anxiété le résultat de l'épreuve décisive. Les uns saluaient l'aurore de cette royauté la saande de mille panégyriques anticipés ; les autres, fidèles à la royauté déchue, n'accordaient pas le moindre talent au nouveau venu. Les esprits étaient vivement préoccupés ; cette révolution de couleuvres prenait toutes les apparences d'une révolution politique.

La solennité des débuts, si féconde pour un artiste en émotions de toute nature, est précédée d'une cérémonie bien plus redoutable encore : c'est la répétition générale que je veux dire. Il ne s'agit pas là, en effet, de désarmer le public, ce juge qui, après tout, n'est pas aussi méchant qu'on se plaît à le dire : il faut séduire une centaine d'hommes, lesquels, par position, ne sont nullement accessibles à l'enthousiasme, à cette électricité merveilleuse qui réside dans les foules. La lampe ne vous éblouit pas de ses gerbes fulgurantes ; le lustre, avec ses flots de lumière, est fait place à des quinquets fumeux, dissimulés de loin en loin ; plus de ces murmures approbateurs qui soutiennent et encouragent ; plus de ces longs applaudissements qui montent à la tête et qui dilatent le cœur ; partout le vide, l'obscurité, le silence.

La répétition générale de *Guillaume Tell* fit époque dans les annales du théâtre. Jamais la curiosité ne fut excitée à un si haut point. Longtemps, avant l'heure indiquée, tous ceux qui avaient droit à y assister attendaient dans la cour de l'Opéra. Joliet et Laroche se faisaient surtout remarquer parmi les agitateurs les plus violents ; ils allaient et venaient dans tous les sens, se mêlant à tous les groupes, exécutant une croisade désespérée en faveur de Nourrit, pulvérisant de leurs épigrammes les prétentions de l'infortuné débutant.

Vers midi, la répétition commença. L'entrée en scène de Duprez ne lui fut pas favorable. On se rappela le port si noble et si majestueux de Nourrit, et cette comparaison fut loin d'être à l'avantage de l'artiste inconnu.

En ce moment, Laroche, qui comptait des pauses, interrompit son voisin :

— Joliet, lui dit-il, tu ne sais pas une chose ?
— Quoi donc ? demanda Joliet, qui ne perdait pas de vue le débutant.

— Je le reconnais : c'est le petit Duprez de la *Pie voleuse*, le quatrième témoin de l'Opéra.

— C'est, ma foi, vrai ! Ah bien ! nous allons rire. Je parie une glace de chez Tortoni que sa voix ne dépasse pas le trou du souffleur.

Pendant ce colloque, Duprez, visiblement ému, entonnait ce superbe réchâti qui pose d'une façon si poétique l'amour et les remords du fils de Melcham. Sa voix était allée, son geste contraint et toute sa contenance embarrassée. Duprez avait peur.

— Son organe a tant soit peu gagné en volume, dit Laroche, mais c'est toujours le détestable comédien de l'Opéra.

Le second acte changea complètement la face des choses. Le débutant, plus maître de lui-même, déploya dans son duo avec Mathilde tous les trésors de sa voix enchanteuse. Dès lors, il marcha de succès en triomphe, et son grand air du troisième acte lui valut une magnifique ovation. Laroche, entraîné, mêla ses applaudissements aux bravos de l'orchestre.

— Eh bien ! que fais-tu donc ? demanda Joliet, tu applaudis !

— Que veux-tu, je suis converti !

— Converti à quel ?

— A son talent.

— Mais il n'en a pas !

— Tu es fou.

— Je suis fou ! Je te dis, moi, que ton Duprez ne vient pas à la cheville de mon Nourrit !

— P
Duprez
— T
— T
— LO
Mais tu
— H
— E
— Je
grand d
—
pen
—
gr
— Ja
Et il
Ce Jo
pour la
la main,

Laro
veau ch
délire ;
le nom d
dont No
laire, et
mode. L
du direct
Ce su
pouvoir
forcé d
vaincu d
déposer
de rompi
plus ardu
— Voy
ténacité
sens. Ma
qui s'obst
— Ve
tre cervel
compose
péra en
et plusie
venir voir
Royal et
habitus
des dans
préoccup
plithéâtre
dans le
c'est le jo
velle à é
rait un ac
que votre
à venir.

— Et la
quelle est
— C'est
chêtre de
— Je pe
— Vous
— C'est
sagement
* Le publi
raisonnable

Ces dis
porte atte
deux vieux
altérés. A
mir les que
M^{me} Joliet
se condam
C'était, sar
poser ; acco
rés à l'ava
taires, ne
dans les en
sée, privé
assez juste
tous les jo
— Mais
passe-t-il d
— Parle
murtume, f
un homme
me trahir d

— Laro
— Certain
et, Dieu me
à l'égard d
songer qu'a
rougit pas

J'ai vu dans la troupe de Duprez à Paris depuis le côté de Niort

une horrible in-
tention et qui a en-
tendu un artiste qui a
paru de théâtre!

— Tu parles sérieusement?
— Très-sérieusement.

— [Oh! les hommes! cria Joliet en frappant du pied. Mais tu oublies donc ce que tu disais il y a deux heures? — Il y a deux heures j'étais injuste. — Et maintenant? — Je rends hommage à la vérité, Duprez est le plus grand artiste que j'aie entendu chanter. — C'est donc à dire que je suis un âne, moi, qui te pense pas de même? — Tant s'en faut! tu n'es qu'un curié. Demain tu partageras mon avis. — Jamais! cria Joliet. Et il tourna le dos à Laroche. Ce jour-là les deux amis ne dînèrent pas ensemble, et, pour la première fois, ils se couchèrent sans s'être pressés la main, sans s'être dit bonsoir.

11

— Laroche ne s'était point trompé. Le public adopta le nouveau chanteur avec un enthousiasme qui ressemblait à du délire; on se battait aux portes du théâtre chaque fois que le nom de Duprez paraissait sur l'affiche, et *Guillaume Tell*, dont Nourrit n'avait pas réussi à faire une œuvre populaire, était devenu, grâce à son successeur, l'opéra à la mode. Le Sacramento coulait à pleins bords dans la caisse du directeur.

— Ce succès inouï faisait le désespoir de Joliet. Faute de pouvoir s'élever contre l'évidence du fait matériel, il s'efforçait d'en atténuer les conséquences; et, loin de s'avouer vaincu dans ses durs combats contre Laroche, loin de déposer les armes et de demander merci, il se contentait de rompre de temps à autre, mais pour revenir à la charge, plus ardent que jamais.

— Voyons, disait Laroche poussé à bout par l'opiniâtreté tenacité de son adversaire, tu veux que j'aie tort, j'y consens. Mais comment expliques-tu l'aveuglement du public, qui s'obstine à partager mon erreur et à envahir la salle? — Voilà, parle! une belle raison, et bien digne de votre courage féroce! Ignorez-vous donc de quels éléments se compose un public de théâtre en général, et celui de l'Opéra en particulier? Au parterre, l'escouade des claqueurs et plusieurs centaines de provinciaux cellulaires, qui viennent voir l'Opéra comme ils vont voir le Choeur du Palais-Royal et la marmitte des Invalides; à l'orchestre, de vieux habitués qui t'ont d'yeux et d'oreilles que pour les jambes des danseuses, et quelques journalistes, beaucoup moins préoccupés du spectacle que de l'anecdote du jour; à l'ambiguïté, les billets donnés et les provinciaux mariés; dans les loges enfin, les abonnés qui viennent parce que c'est le jour du coupon, ou parce qu'elles ont une robe nouvelle à étaler et des diamants inédits à montrer. On affiche-rait un acte de *Gustave* et le ballet de *la Fille mal gardée*, que votre public ne mettrait pas un moindre empressement à venir.

— Et la morale de cette longue et savante définition, quelle est-elle? — C'est que les seuls juges compétents résident à l'orchestre des musiciens.

— Je pensais en faire partie. — Vous n'en êtes plus digne. Vous avez sacrifié à Baal. — C'est à dire que tu es le seul à l'Opéra qui raisonne sensément. Tu feras mieux de l'écrire tout de suite: « Le public, c'est moi! ». Ce serait plus concis et tout aussi raisonnable.

— Ces discussions, souvent répétées, n'avaient pas encore porté atteinte aux sentiments d'amitié qui unissaient les deux vieux bassons, mais déjà leurs bonnes relations étaient altérées. Amoureux de la paix intérieure, jaloux de prévenir les querelles, Laroche paraissait rarement aux dîners de M^{me} Joliet; il protestait des invitations en ville et préférait se condamner au régime cellulaire du restaurant à la carte. C'était, sans contredit, la plus dure privation qu'il pût s'imposer; accoutumé aux soins maternels de son hôtesse, n'ayant d'autre souci que de savourer les mets qu'elle avait préparés à l'avance, Laroche, livré à ses propres ressources culinaires, ne savait où donner de l'appétit. Il s'embarrassait dans les entrées et se perdait au milieu des entremets. Thésée, privé du fil protecteur d'Ariane, vous donnera une idée assez juste du suprême embarras où Laroche se trouvait, tous les jours, à l'heure de son dîner.

— Mais enfin, demandait M^{me} Joliet à son mari, que se passe-t-il d'extraordinaire? — Parbleu! répliquait Joliet avec un sourire plein d'a-mertume, mon ami, M. Laroche, fait des siennes. Lui, un homme que j'ai honoré si longtemps de mon affection, me trahir de la sorte!

— Laroche! le trahir... Est-ce possible? — Certainement. Il connaît mes sympathies pour Nourrit, et, Dieu merci, je ne lui ai pas caché ma manière de voir à l'égard de son M. Duprez. Eh bien! rien n'y fait: sans songer qu'une telle conduite me blesse profondément, il ne rougit pas de s'associer à un tas d'imbécillités qui vont criant

par-dessus les toits que ce Duprez est le Luther du chant et le Messie de la musique. Pour l'instant, Laroche triomphe, et il a toute l'insolence de la victoire; le public semble lui donner gain de cause; le public, ce stupide troupeau dont Panurge n'eût pas voulu se faire le berger, et qui va toujours là où on le pousse. Mais, patience! les saines doctrines finiront par l'emporter, et le nom de Duprez sera obscur depuis longtemps, que celui de Nourrit respicienda encore des vives clartés de la gloire et du génie!

— En attendant, ton cœur ne souffre-t-il pas de la position toute nouvelle que vos discussions vous ont faite à l'un et à l'autre?

— Hélas! oui, je souffre! Mais si j'ai cette faiblesse, j'ai, en revanche, la force de ne lui rien montrer de ce que j'éprouve.

— Beau courage, qui consiste à se rendre martyr d; son propre entêtement!

— Adelaïde, il ne s'agit point ici d'entêtement: respecte ma conviction, elle est honorable.

— Mais Laroche aussi obéit à une conviction; est-elle donc moins honorable que la tienne?

(La suite au prochain numéro.) ALBÉRIC SECOND.

DES COSMÉTIQUES

(Suite.)

COSMÉTIQUES DESTINÉS À TEINDRE LES CHEVEUX

Presque toutes les eaux, les poudres et les pommades employées pour teindre les cheveux offrent des inconvénients graves. La plupart de ces agents sont composés de principes très-actifs qui attaquent directement la substance même du cheveu. Celui-ci se trouve desséché, racorni, brûlé, tué en quelque sorte sur place. Le cuir chevelu subit des altérations plus ou moins profondes; les sécrétions naturelles sont suspendues ou arrêtées; il se produit une irritation qui détermine des éruptions de formes diverses, sans compter les brûlures et autres accidents qui ne tardent pas à provoquer une calvitie complète.

Je voudrais pouvoir donner aujourd'hui une formule exempte d'inconvénients; mais je n'ai pu obtenir jusqu'ici, en agissant sur des substances d'une innocuité reconnue, qu'une teinte gris foncé ou bien foncé: je n'ai pu produire la teinte noire qu'en soumettant les cheveux à l'ébullition. Or, comme je suppose que vous ne voudriez pas me confier votre tête pour la faire bouillir dans une chaudière, je suis forcé d'ajourner mes espérances et de me contenter de vous offrir cinq compositions qui ne sont pas tout à fait inoffensives, mais qui produisent du moins les effets qu'on leur demande.

- 1°
Prenez: Acétate de plomb..... 2 parties.
Chaux carbonatée..... 3 —
Chaux vive étendue..... 4 —
Ou bien encore:
2°
Prenez: Litharge..... 60 grammes.
Chaux étendue..... 30 —
Amidon..... 30 —
Soluté de potasse..... 8 —

On réduit toutes ces substances en une poudre homogène que l'on conserve dans un flacon bouché hermétiquement bouché. Au moment de s'en servir, on fait avec cette poudre et de l'eau une pâte claire qu'on étend sur les cheveux à l'aide d'un pinceau. Lorsque la chevelure est bien imprégnée, on couvre la tête avec un bonnet de taffetas, et au bout de cinq ou six heures, on lave les cheveux pour les débarrasser de la composition. Cette méthode convient plus particulièrement aux personnes qui désirent obtenir un brun foncé.

La véritable couleur noire s'obtient par l'un des procédés suivants, ayant pour base le nitrate d'argent. Celui-ci noircit les cheveux par une double combinaison chimique: l'action de l'air, qui réduit le sel en oxyde noir d'argent; et l'action du soufre, qui existe naturellement dans les cheveux.

- 3°
Prenez: Nitrate d'argent..... 8 grammes.
Crème de tartre..... 8 —
Ammoniaque faible..... 15 —
Axonge..... 15 —
Mélangez et réduisez en pommade qu'on introduit dans les cheveux à l'aide d'un peigne ou d'une brosse.

- 4°
Prenez: Nitrate d'argent..... 4 grammes
Eau distillée..... 30 —
Suc vert..... q. s. pour colorer.

Appliquez avec un peigne fin trempé dans la solution. Voici encore un autre procédé un peu plus long, mais qui est peut-être le meilleur. Il consiste à employer deux solutions l'une après l'autre.

- 5°
Prenez: Hydro-sulfure d'ammonia-
que..... 30 grammes.
Soluté de potasse..... 12 —
Eau distillée..... 30 —
Mélangez et étiquetez: flacon n° 1.
Prenez: Nitrate d'argent..... 4 grammes.
Eau distillée..... 60 —
Étiquetez: flacon n° 2.

On lave les cheveux, à l'aide d'une brosse, avec le liquide du premier flacon, pendant un quart d'heure ou vingt minutes environ; puis, avec une seconde brosse, on passe de la même manière le flacon n° 2, en ayant bien soin d'humecter également toute la masse des cheveux, de façon à les atteindre partout uniformément.

Les moyens que je vous indique ne sont pas à l'abri de tout reproche; vous pouvez en juger par la nature des substances qui entrent dans leur composition. Les seules observations que je puisse faire aux personnes qui voudront s'en servir, c'est de ne pas en abuser, d'agir avec prudence et d'éviter, autant que possible, d'atteindre le cuir chevelu.

DOCTEUR IZARD.

LES MENUS DE LA SAISON

Novembre.

DE LA PLSURE DES SERVIETTES DE TABLE

En traitant ici du service des tables, je dois parler de la manière de plier les serviettes; elle a pour but aujourd'hui de faire ressortir dans tout leur éclat les chiffres brodés dont elles sont ornées.

Jadis, il en était autrement. Voici à ce sujet quelques renseignements qui ne sont pas sans intérêt. La plasure des serviettes, vers l'an 1660, était l'objet d'un travail très-long et soumis aux lois d'un dessin régulier, varié et très-singulier dans tous ses rapports. Dans les repas de cérémonie, chaque serviette était l'image d'un oiseau, d'un quadrupède, d'une espèce de vicaille ou l'emblème de tout autre objet, non moins singulier. Un gros livre fut imprimé tout exprès pour apprendre cet art et en transcrire les principes dans le plus grand détail.

On y trouve la manière de *friser* et de *bâtonner* les serviettes, de les plier en forme de coquille simple ou double, en forme de melon, de coq, de poule avec ses poussins; de pigeon qui couve dans un panier, de perdrix, de faisan; comment on leur fait figurer deux chapons dans un pâté, un lièvre, deux lapins, un cochon de lait, un chien avec son collier, un hecchet, une carpe, un turbot, un poulet dinde, une tortue; enfin, pour contraindre l'œuvre, comment on les métamorphose en mitre, en croix de Lorraine ou en croix du Saint-Esprit.

Tous ces procédés sont vraiment curieux. Pour en donner une idée et mettre celles de nos lectrices, qui auront beaucoup d'intelligence et du temps de reste, en état d'exécuter un de ces chefs-d'œuvre de patience et d'adresse, je vais *franchir* une de ces méthodes de plasure, celle qui représente deux chapons dans un pâté.

« Vous commencerez par plier votre serviette en trois, de sa largeur; *bâtonnez-la* de sa longueur et la *frisez*. Ouvrez-la des deux côtés près des rais. Mettez un petit pain long sous chaque rais et formez, des bords de la serviette, comme un gros bord de pâté, par-dessus lequel vous ferez passer les têtes et les queues de vos chapons? »

L'auteur ajoute que l'on peut pratiquer la même chose à l'égard de toutes sortes d'oiseaux et en telle quantité qu'on voudra, en pliant la serviette autant de fois que de figures à faire. Ce qui ne laisse pas d'être infiniment gracieux.

Mais l'essentiel, pour pratiquer toutes ces belles choses, est de savoir *bâtonner* et *friser* les serviettes.

L'art de la plasure des serviettes en donne l'explication en ces termes:

« Pour *bâtonner* une serviette, il faut la plier en travers et la plisser par petits plis avec les doigts, le plus bas et le plus délié qu'il se peut.

« Lorsque la serviette est bâtonnée, il faut la *friser* par le milieu, ou par l'un des bouts, en petits carreaux bien déliés, en ayant l'attention de bien presser les plis les uns près des autres avec les doigts, et le plus qu'il sera possible.

« Lorsqu'on sait bien plier, bâtonner et friser, on peut faire prendre aux serviettes toutes les formes que l'on veut. »

Amen.
Il faut convenir qu'une table dont chaque couvert aurait une serviette plissée en coq, en lièvre, en melon, etc., etc., offrirait un coup d'œil assez bizarre.

LE BARRON BRISSE.

REVUE DES MAGASINS ET DE L'INDUSTRIE

On me demande si l'usage du *lait antipéplétique* doit être supprimé durant l'hiver, où les taches de roussure ne sont plus à redouter. Loin de là: en hiver, plus qu'en toute autre saison, il convient d'employer ce lait en guise d'eau de toilette, car le froid et le givre ont sur l'épiderme du visage une influence désastreuse qu'il faut combattre par des moyens préservatifs. Le *lait antipéplétique* se trouve chez Candés, 26, boulevard Saint-Denis.

CHÉRUBINS

POLKA-MAZURKA

A M^{lles} Jeanne, Lucie et Amélie CHEVALIER

PAR PHILIPPE STUTZ

Décidé.

POLKA-MAZURKA.

FIN.

Grazioso.

DC

Vraiment la passementerie a fait des progrès étonnants, et l'on reste émerveillé devant les ravissantes fantaisies que l'industrie parisienne produit en ce genre. Vous en pouvez juger en visitant les magasins des *Galerias Choiseul*, 36, rue Neuve-des-Petits-Champs. Les *Galerias Choiseul* sont un véritable musée fait à souhait pour le plaisir des yeux et qui ne vous laisse que l'embarras du choix : ce sont des aumônières, des agrafes, des plaques, des aigrettes, des garnitures, rehaussées de perles de jais taillées qui en permettent l'emploi pour les toilettes du jour ou du soir.

Avez-vous besoin de chaude ganterie, bien drapée et élégante, de capelines confortables pour sortie de bal ou de théâtre, de émolines d'un style simple et journalier, mais surtout de cols et de manches en papier, dont je vous ai fait apprécier toute la commodité et toute l'économie? Allez au magasin des *Tuileries*, 5, rue de l'Échelle; vous trouverez dans cette maison un bon marché réel; tous les objets y sont marqués à des prix fort avantageux.

Au moment où le fr-ôlé sévit, la *Veloutine Viard* perfectionnée est des plus utiles, et nous ne saurions trop la recommander à nos lectrices comme préservant la peau du visage, tout en lui conservant la fraîcheur et le veloute de la jeunesse. Ce produit, composé d'éléments essentiellement hygiéniques, et qui atteint un degré de perfectionnement inconnu jusqu'à ce jour, est parfumé des essences les plus fines.

Les diverses qualités de la *Veloutine Viard* perfectionnée la rendent indispensable pour les soins de la toilette, et l'ont fait adopter par tout le monde élégant. (3, place du Palais-Royal.)

Toujours : *Peau de satin! Fraise au champagne! Lèvres de feu!* valse de J. Klein. Il n'y a donc pas autre chose?

RÈBUS

QU'ON

Explication du dernier rébus : Le nombre treize et Vendredi portent malheur, ... aux niais seuls.

PARIS. — A. BOURBILLIAT, IMPRIMEUR-GÉRANT.

PETITE CORRESPONDANCE

M^{me} C. F. — Toutes les maisons qui nous fournissent les modèles de nos ouvrages vous expédieront par la poste. Le prix varie de 3 fr. 50 à 6 fr. les 25 mètres, suivant largeur.

M^{me} H. D. — Si vous ne voulez pas sacrifier votre feuille de broderie, decalquez votre dessin sur papier pelure; posez ce papier sur étoffe, et couvrez par-dessus ce papier, qui s'enlèvera facilement, une fois le travail terminé. Autre méthode : tracez votre dessin sur papier ordinaire; piquez tous les contours à l'aide d'une aiguille assez fine; posez ce papier bien à plat sur l'étoffe, puis, avec de la poudre blanche, saupoudrez sur ces lignes piquées; enlevez le papier; la poudre, tamisée à travers les petits trous, aura tracé le dessin sur l'étoffe; mais comme en travaillant cette poudre s'envole, il faut la fixer à l'aide d'un fer un peu chaud; on ne doit pas glisser le fer, comme pour les repassages ordinaires, mais le poser bien à plat et d'un coup, sur les traits marqués par la poudre.

Une nouvelle abonnée lira la précédente réponse, et agira avec la poudre bleue, comme j'ai dit plus haut pour la poudre blanche; pour le fil et ses principes, le numéro du 31 août dernier contient tous les renseignements demandés. Impossible d'y revenir de longtemps. Pour un mouchoir, il faut sacrifier un carré tout en enlevant le milieu. On emploie généralement, pour ce travail un peu démodé, du fil à la mécanique. Les chiffres seront puisés bientôt.

M^{me} Laure L... aura le dessin d'une blague.

M^{me} L. C., *sur Tenues*. — Nous avons publié récemment des dessins de pantoufles en application pour homme. L'application est plus nouvelle que la tapisserie.

M^{me} J. D. aura les initiales et les noms demandés.

De sa femme aimée. — Vos souhaits, si gracieusement exprimés, seront satisfaits. La demande est insérée.

Une brève au coin du feu. — Pour couffire de jeune fille voyez nos numéros 88 et 95 (9 septembre et 26 octobre).